

# Histoire de la pensée économique

## Les keynésiens et la synthèse classico-keynésienne

---

Ce cours vous est proposé par Matthieu Montalban, maître de conférences HDR en science économique, université de Bordeaux, et par AUNEGe, l'Université Numérique en Économie Gestion.

---

### Table des matières

<b>Préambule</b> .....	<b>2</b>
<b>Les grands noms et l'esprit de la synthèse keynéso-classique</b> .....	<b>2</b>
<b>Les apports et le développement du keynésianisme de la synthèse</b> .....	<b>3</b>
<b>Références</b> .....	<b>6</b>

# Préambule

Keynésiens à court terme, classiques à long terme ?

## Objectif d'apprentissage

Connaître les grands noms de la synthèse keynéso-classique

## Les grands noms et l'esprit de la synthèse keynéso-classique

Par cette expression, on désigne un groupe d'économistes qui, bien que convaincus par les apports de la théorie keynésienne, l'ont discutée et ont essayé de l'intégrer dans l'appareillage néoclassique et mathématique. Parmi ces auteurs, on trouve plusieurs prix Nobel : Paul Samuelson (prix Nobel en 1970) à qui on doit l'expression de « synthèse néoclassique », sir John Hicks (prix Nobel en 1972), Robert Solow (prix Nobel en 1987), Franco Modigliani (prix Nobel en 1985). A ceux-ci, on doit ajouter Don Patinkin et Alvin Hansen, qui tous deux proposèrent et popularisèrent en particulier ce qui est du second, les idées de Keynes. La plupart d'entre eux, notamment Samuelson, sont ceux qui vont durablement transformer l'analyse économique en théorie très mathématisée et formalisée.

Notons que si on met à part sir John Hicks, qui était britannique et professeur à Cambridge, le keynésianisme de la synthèse est essentiellement américain. S'ils sont considérés comme économistes de la synthèse, il ne faut pas oublier qu'ils ont contribué à plusieurs modèles et théories qui ont raffiné, clarifié ou corrigé la théorie keynésienne.

Dès la sortie de la Théorie Générale (TG) de Keynes, ils ont contribué à clarifier ce qu'il voulait dire dans la TG en proposant des interprétations et formalisations mathématiques. Ces économistes dits de la synthèse discutaient, voire parfois collaboraient, de manière assez constructive avec les keynésiens pur jus de l'époque comme Abba Lerner ou James Tobin.

Mais ils eurent des débats plus houleux avec certains postkeynésiens comme Luigi Pasinetti ou Joan Robinson, cette dernière leur reprochant « un keynésianisme bâtard » (1974), ou avec les néo-keynésiens du déséquilibre comme Robert Clower, qui critiquèrent les tentatives de concilier Keynes et l'équilibre classique, ainsi que le recours à la théorie marginaliste.

La synthèse ne conteste pas l'intérêt des politiques keynésiennes, ni le principe de demande effective ou l'idée du multiplicateur. Cependant, ces auteurs vont proposer une formalisation mathématique permettant de discuter des résultats classiques et keynésiens. De ce fait, cela participera à une certaine clarification même si d'autres (les postkeynésiens) vont considérer qu'il s'agit là d'une trahison.

Globalement, l'idée de la synthèse est de dire que la théorie keynésienne est valide à court terme, en ce sens que c'est la demande qui guide l'économie, du fait de la viscosité des prix et des salaires nominaux, générant du chômage. Dès lors, la politique économique doit intervenir pour le résorber. Mais à long terme, les économistes de la synthèse ont tendance à penser que les mécanismes classiques reprennent le dessus, car les prix sont flexibles à long terme et que les conditions de l'offre deviennent plus déterminantes.

## Les apports et le développement du keynésianisme de la synthèse

C'est John Hicks qui, le premier, donna naissance à une telle synthèse avec son fameux article « Mr Keynes and the Classics » (1937), sorti seulement un an après la publication de la TG. Hicks à l'époque travaillait sur l'intégration de l'équilibre général walrassien à la théorie macroéconomique, les travaux de Léon Walras étant alors inconnus en Angleterre.

L'équilibre général walrassien, contrairement à l'équilibre partiel marshallien, permet d'étudier l'interaction simultanée entre plusieurs marchés, ce qui est la tâche de la macroéconomie. Il va donc à partir de ce principe proposer le modèle IS-LM, qui constitue une représentation graphique de l'interaction de 3 marchés sur un plan et deux courbes, IS et LM, représentant respectivement l'équilibre du marché des biens et services et de la monnaie, et la détermination simultanée du revenu  $Y$  et du taux d'intérêt, ainsi que de la consommation, de l'épargne et de l'emploi.

L'article montrait que l'on pouvait caractériser le modèle keynésien, marqué par une forte préférence pour la liquidité et un rôle important des anticipations des entrepreneurs, par une certaine pente des courbes IS et LM et certaines valeurs des paramètres, alors que le modèle classique était représenté par des valeurs différentes des paramètres et des pentes des deux courbes.

Ainsi, le même modèle pouvait avoir des propriétés d'équilibre keynésien ou un équilibre classique selon la valeur des paramètres... A noter que la courbe LM peut être déduite du comportement d'allocation de portefeuille formalisé par James Tobin.

Ce modèle ISLM connut un grand succès et fut amélioré par différents économistes comme Alvin Hansen, Franco Modigliani et Robert Mundell etc. au point qu'il fut, pendant longtemps, le cœur du programme d'enseignement de macroéconomie en deuxième année.

Mais ce ne fut pas le seul modèle, loin s'en faut : on peut citer le fameux modèle à 45° de Samuelson, qui est une façon commode de représenter le principe de demande effective et le multiplicateur ; c'est aussi un modèle souvent présenté en macroéconomie. Paul Samuelson (1939a) et John Hicks (1950) (entre autres) ont également proposé des modèles de cycles, intégrant le mécanisme du multiplicateur et de l'accélérateur d'investissement, mécanisme connu depuis Aftalion (1913).

C'est aussi à ces économistes que l'on doit la mise en avant de la courbe de Phillips. Il s'agit d'une relation empirique décroissante mise en avant par l'économiste néo-zélandais Alban Phillips en 1957 entre le taux de variation des salaires nominaux et le taux de chômage en Angleterre sur près d'un siècle : quand le chômage est élevé, la croissance des salaires nominaux est freinée, sans pour autant entraîner une baisse très importante ; inversement, lorsqu'on se rapproche du plein-emploi, les hausses de salaires se font importantes. Très vite, en 1960, Samuelson et Solow proposent une interprétation keynésienne de la courbe de Phillips qui devient une relation inverse entre le chômage et l'inflation.

Cette courbe permettait de compléter adroitement la théorie keynésienne en montrant que lorsqu'on se rapproche du plein-emploi, les prix augmentent, et vice-versa. Or, il se trouvait que dans le modèle IS-LM, on supposait les prix fixes : il manquait donc une équation pour déterminer les prix, c'est la courbe de Phillips qui joua ce rôle, « bouclant » le modèle de la synthèse. L'autre conséquence de la courbe de Phillips, c'est qu'elle implique que le gouvernement fasse un arbitrage entre l'inflation et le chômage : les deux objectifs sont contradictoires. Les objectifs des politiques macroéconomiques conjoncturelles vont justement s'organiser autour de ce que Nicholas Kaldor appellera le « carré magique » : la croissance maximale, le plein-emploi, la stabilité des prix et l'équilibre de la balance courante.

En l'occurrence, la courbe de Phillips et l'arbitrage qu'elle semble induire vont de pair avec de nombreux progrès et résultats théoriques sur la politique économique. Citons par exemple la règle de Tinbergen (le premier prix Nobel pour ses travaux sur l'économétrie), qui veut qu'il y ait autant d'instruments de politiques économiques que d'objectifs et la règle de Mundell, qui consiste à attribuer un outil à l'objectif pour lequel il est le plus efficace.

C'est aussi à cette époque que ce même Tinbergen et bien d'autres comme Lawrence Klein, lui aussi récipiendaire d'un prix Nobel en 1980, développèrent les premiers tests économétriques

des modèles keynésiens ou des fonctions de consommation, étapes nécessaires pour valider les modèles théoriques, mesurer et prévoir l'effet des politiques économiques.

Parmi les plus keynésiens de ce « keynésianisme vieille école », on peut citer les travaux de James Tobin, un macroéconomiste keynésien américain, prix Nobel en 1981, spécialiste de théorie monétaire et financière, qui proposa une amélioration de la théorie de la demande de liquidité keynésienne, corrigeant certaines contradictions de la formulation initiale de Keynes, théorie proche de celle qui fut développée à peu près en même temps par Baumol, un économiste néoclassique. Tobin proposa également une analyse plus générale des choix de portefeuilles financiers qui s'intègre dans le modèle d'équilibre des actifs financiers d'inspiration néoclassique de Harry Markowitz.

Il eut bien d'autres contributions importantes, notamment en montrant comment la valorisation des actifs comparés à leur valeur comptable (ratio Q) pouvait influencer sur l'investissement. Il est plus connu pour la fameuse taxe qui porte son nom visant à limiter la spéculation sur le marché des changes.

De son côté Abba Lerner, un économiste qui a par ailleurs fait de nombreuses contributions à la microéconomie et à la théorie du commerce international, a de son côté développé la théorie keynésienne pour montrer que la seule chose dont un gouvernement doit se soucier est d'assurer le plein-emploi et la stabilité des prix en usant des dépenses et recettes fiscales, sans s'inquiéter du poids de la dette, en particulier s'il contrôle sa propre monnaie. C'est ce qu'on appelle la théorie de la finance fonctionnelle.

Certains de ces auteurs ont fait d'autres nombreuses contributions, plus proches de l'économie classique, et qui concernent l'équilibre de long terme. On peut citer notamment les contributions de Samuelson à la formalisation de l'équilibre walrassien (1953) ou la théorie des avantages comparatifs pour le commerce international avec le modèle dit Heckscher-Ohlin-Samuelson (1939b, 1948, 1962) ; plus généralement, les contributions de Samuelson sont très nombreuses et multiformes, autant à la macroéconomie qu'à la microéconomie et son influence importante sur la formalisation de la discipline. Chez Solow (1953), on peut citer le fameux modèle de croissance de long terme néoclassique.

On l'a dit, le court terme était représenté par le modèle ISLM du fait de la viscosité des prix, ce qui peut engendrer du chômage ; mais à long terme, le modèle de croissance retenu est celui de Solow, un modèle néoclassique qui postule que les rigidités disparaissent, que l'on est en situation de plein-emploi, et étudie alors une dynamique de croissance exclusivement mue par l'offre. Autrement dit, à court et moyen terme, c'est la demande qui prédomine, alors qu'à long terme, ce serait plutôt les conditions de l'offre.

# Références

## Comment citer ce cours ?

Histoire de la pensée économique, Matthieu Montalban, AUNEGe (<http://auneg.fr>), CC – BY NC ND (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>).



Cette œuvre est mise à disposition dans le respect de la législation française protégeant le droit d'auteur, selon les termes du contrat de licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>). En cas de conflit entre la législation française et les termes de ce contrat de licence, la clause non conforme à la législation française est réputée non écrite. Si la clause constitue un élément déterminant de l'engagement des parties ou de l'une d'elles, sa nullité emporte celle du contrat de licence tout entier.